

En parcourant ce résumé, qui attribue et fixe la part de chaque peuple dans les exportations du port de Montevideo, il est facile de distinguer immédiatement quelles sont les nations dont le lot est le plus élevé.

En première ligne se présente l'Angleterre, dont la part s'élève à deux millions, trois cent cinquante-six mille, cinq cent soixante-cinq piastres.

En second lieu, nous trouvons la France, dont la part s'élève à un million, deux cent vingt-quatre mille, huit cent soixante et onze piastres.

Puis viennent : 3^e le Brésil, pour neuf cent vingt et un mille, neuf cent quatre-vingt-trois piastres; 4^e l'Espagne, pour sept cent quatre-vingt mille, huit cent quarante quatre piastres; 5^e la Havane, pour six cent seize mille, huit cent quatre-vingt-sept piastres.

Entre l'Angleterre et la France, il existe, pour les exportations du port de Montevideo, à l'avantage de l'Angleterre, une différence de un million, cent-trente et un mille, six cent quatre-vingt-quatorze piastres.

Cette différence est un fait incontestable. Examinons maintenant quels ont été, depuis 1838 inclusivement, les progrès proportionnels du commerce anglais et du commerce français, pour les exportations provenant du port de Montevideo.

(La suite au prochain numéro.)
A. DELACOUR.

NOUVELLES DU SOIR.

Nous avons recueilli quelques informations au sujet de la perte éprouvée avant-hier par l'ennemi; il est certain qu'il a eu un grand nombre de blessés et de morts, et que, parmi ces derniers, se trouve le commandant des vivres de l'armée d'Oribe; il a été tué d'un coup de balle.

— Oribe, a fait courir le bruit, parmi ses soldats, que la commission anglo-française, envoyée il y a dix jours à son camp pour lui

— Rien de bon, mes enfants, dit-il, c'est Face-de-Fer comme on l'appelait à bord de la Victorieuse, où nous étions ensemble il y a un an.

— Tiens, tiens! le père Gausard a navigué avec tout le monde, interrompit admirativement Papillon, le mousse de Jules Renaud.

— Ton maître aussi a fait la campagne en compagnie de ce monsieur-là; il ne doit pas être trop fier de le retrouver ici...., ni moi non plus.

— Ah! ils ont donc eu quelque méchante affaire ensemble! dirent les auditeurs.

— Ce n'est pas que tout l'honneur n'en soit resté à M. Renaud Franc-Cœur, comme nous l'avions surnommé, reprit Gausard, mais ça fit causer. Voici la chose en deux temps. Il y avait émeute à Rio, la garde allemande s'était révoltée, l'empereur avait prié l'amiral d'envoyer les Français à terre pour mettre la paix. Voilà qui va bien. A notre bord, Face-de-Fer était capitaine de la compagnie de débarquement; le commandant le fait appeler; il ne montait pas; il n'était pas parlé, soi-disant. On a conté bien des histoires sur cet article: suffit! Donc, monsieur Renaud était le second de la compagnie le commandant, en colère, lui donne l'ordre de pousser sans l'autre, dont on se passa comme de juste. Nous tirâmes quelques coups de fusil, après quoi Franc-Cœur fait faire en place! repos! et, le sabre en main, va tout seul trouver les révoltés. Ils voulaient d'abord le larder à la baïonnette. Nous sortions nos armes: ça aurait chauffé dur; mais lui, plus

proposer de regulariser la guerre, avait pour but de lui offrir l'entrée libre dans la place par les portes, pourvu qu'on cédât aux Français et aux Anglais la propriété de l'île des Rats et du Cerro, mais qu'il refusa d'admettre cette proposition.

RAPPORT DE M. LE GENERAL PAZ.
A D. Melchor Pacheco y Obes.

Monsieur et estimable ami;

Hier, l'armée a fait une sortie avec la plus grande partie de ses forces, dans le but de déloger l'ennemi de ses positions, et d'exercer nos troupes, qui, chaque jour, acquièrent plus de discipline, d'ensemble et d'expérience. Ce résultat a été obtenu, puisque l'ennemi a été délogé de sa position de las tres cruces, malgré les forces considérables qui s'y trouvaient, et repoussé sur tous les points. Longtemps nous sommes restés immobiles, et, notre présence n'ayant plus d'objet, les chemins d'ailleurs étant impraticables, nous sommes revenus sans que l'ennemi osât nous inquiéter.

Je vous parlerai bientôt en détail de l'affaire, et je vous ferai part de notre perte: celle de l'ennemi a été considérable, puisque, outre ce que nous avons vu, un passe de la cavalerie commandée par le transfuge Pisard, nommé Mariano Muñoz (de Carthagène), et arrivé à l'instant, affirme qu'une compagnie de Basques avait eu vingt morts et blessés: Je le mettrai plus tard à la disposition du gouvernement; on prend sa déclaration.

Je suis, comme toujours, votre affectueux serviteur et ami qui vous baise les mains.

JOSE M. PAZ.

P. S. — Pendant le combat, quelques soldats ennemis ont passé à nous; nous en aurions eu beaucoup d'autres, s'il n'était difficile de reconnaître, au milieu de la confusion, ceux qui avaient cette intention. Le passe dit que le major don Manuel Sierra est arrivé au moulin à vent, dangereusement blessé, et qu'ensuite il a entendu dire qu'il était mort.

calme que moi à l'heure qu'il est, nous commanda de rester tranquilles, ça fait que les Allemands l'écoutèrent. Il leur dit qu'ils n'avaient pas le bon sens, et parla si bien, que le branle-bas finit tout seul; ça s'arrangea pour le mieux. L'empereur fut si content qu'il pria l'amiral de le renvoyer en France avec une note, demandant au roi de le nommer lieutenant de vaisseau pour sa récompense. Ça n'empêche pas qu'il soit toujours enseigne, vu à ce qu'il paraît, qu'il n'avait pas rempli les conditions écrites dans la loi. Face-de-Fer en fut si vexé qu'il puni la moitié de l'équipage, j'y gagnai trois nuits de fers. Il chercha dispute à monsieur Renaud; mais le lendemain la Légère partit pour Brest, et Franc-Cœur retourna en France à son bord. Depuis ce temps, c'est la première fois qu'ils se rencontrent.

— Allons, dirent les matelots, c'est amusant d'avoir à bord une peste pareille.

— Nous avons appareillé le 13: note bien ça dans ton idée. poursuivit gravement le père Gausard, sans compter qu'hier ces pousse-cailloux de malheur ont jeté le chat noir à la mer.

Pour ceux qui ne dédaignent pas trop les superstitions du gaillard d'avant, de telles paroles sont assez significatives. Elles firent un effet sensible sur l'imagination des interlocuteurs. L'embarquement de Fargeoles fut considéré comme une calamité, et plus d'un brave marin qui n'aurait pas sourcillé durant le feu d'une escadre se rendit à son poste avec crainte et découragement. Il était im-

FRANCE.

PARIS, 23 AVRIL.

La révolution de Saint-Domingue est consommée. Un bateau à vapeur anglais, arrivé à Falmouth le 19 avril, a apporté la nouvelle que le président Boyer s'était réfugié sur un brick de guerre anglais avec trente-deux de ses partisans, et, dit-on, 900,000 dollars [4 millions 500,000 fr. environ], et était arrivé à Kingston, à la Jamaïque, le 19 mars. Le bateau à vapeur ayant quitté Kingston le lendemain, on ne savait rien de ce qui s'était passé dans l'île après le départ du Président.

D'après une lettre publiée par le Times, il paraît que le principal chef de l'insurrection était un sénateur, M. Dumelle, le représentant de la province des Cayes, qui avait été expulsé cinq fois de la Chambre à la pointe de la baïonnette, et qui avait été autant de fois triomphalement réélu. Dans la crainte d'une nouvelle expulsion, M. Dumelle avait fait appel au régiment d'artillerie stationné aux Cayes, qui s'était prononcé pour lui, et les dispositions du peuple étaient telles qu'en peu de jours il s'était trouvé à la tête de 6,000 hommes. Il avait alors proposé la présidence au gouverneur des Cayes, M. Beaugillard, qui, depuis quelques années, était le successeur désigné du président Boyer. M. Beaugillard avait alors refusé de se mettre en insurrection ouverte; mais on croit que le départ du président Boyer l'aura déterminé à accepter.

On craint maintenant que la partie espagnole de l'île, qui, par sa langue et par ses mœurs, s'est généralement tenue séparée du reste de la population qui est essentiellement française, ne cherche à rétablir la séparation politique qui existait autrefois.

[Débats.]

S. A. R. le duc de Somerset, oncle de la Reine de la Grande-Bretagne, est mort avant-hier vendredi, 21 avril, au palais de Kensington, à Londres, à la suite d'une courte maladie. Les bulletins publiés depuis quelques jours par les médecins ne laissaient plus aucune espérance de rétablissement du malade. Quelques moments avant sa mort, le prince a fait entrer toute sa maison; il a essayé, mais en vain, d'adresser quelques signes à ses gens qui l'entouraient en larmes, et un instant après, à midi et quelques minutes, il a rendu le dernier soupir, sans souffrance et avec calme. Son frère, le duc de Cambridge, était près de lui au moment de sa mort, ainsi que sa femme, la duchesse d'Inverness, qui ne l'avait pas quitté depuis les trois dernières nuits.

Des messagers ont été immédiatement dépêchés à la Seine, à la duchesse de Kent, aux autres membres de la famille royale, et aux ministres.

possible d'entreprendre une longue traversée sous de pâles et tristes auspices.

Cependant, en raison de l'intimité qui avait existé jadis entre le commandant de Kergal et le père d'Emile Fargeoles, celui-ci ne tarda pas à devenir l'officier privilégié du bord. Jules s'efforça de vivre en rapports convenables avec lui, mais bientôt une suite de tracasseries intestines ravivèrent ses trop justes ressentiments. Rien ne transpirait aux yeux des passagers, on remarquait seulement que les deux enseignes ne se parlaient jamais que pour affaire de service. Ainsi s'écoulèrent les six premières semaines de la traversée. La corvette la Sévère était alors sur le point de passer la ligne équinoxiale. Une nuit sombre et fraîche succédait à une chaleur accablante, d'épais nuages cachaient les étoiles, il faisait calme plat. L'état-major était rassemblé à l'arrière pour respirer plus librement; Mme de la Rizière, assise sur la dunette, s'entretenait avec un officier du bord, qui, depuis peu, avait sa conquête sa bienveillance. Antonios était à côté d'elle, mais ne prenait aucune part à la conversation. M. de la Rizière, mêlé à un groupe d'oiseux, discutait selon son habitude, sur quelque question d'administration ou de culture coloniale.

Jules monta. A travers l'obscurité il chercha des yeux la robe blanche de la jeune fille, se dirigea aussitôt de son côté, mais s'arrêta tout à coup comme si un obstacle invisible était placé entre elle et lui.

Le prince Auguste Frédéric, duc de Sussex, était le neuvième enfant et le cinquième fils du Roi Georges III. Il était né le 27 janvier 1773, et était par conséquent dans sa soixante-onzième année. Ses titres, outre son titre de duc, étaient ceux de comte d'Inverness et baron d'Arkwold. Il était chevalier de la Jarretière, grand-croix de Hanovre, garde du parc de Saint-James et de Hyde-Park. Il était aussi grand-maître de l'Ordre-Uni des Francs-Maçons d'Angleterre et du pays de Galles. Sa maladie avait été tellement inattendue, qu'il s'était engagé à présider la fête annuelle de cet Ordre, mercredi prochain.

Le duc de Sussex avait été marié deux fois; mais aucun de ses mariages n'avait reçu la sanction de l'acte des mariages royaux. Il avait épousé sa première femme, lady Augusta Murray, à Rome, en avril 1793, et à Londres, au mois de décembre de la même année. Le mariage fut déclaré nul par la Cour des Prévôtés au mois d'août suivant. De ce premier mariage sont nés sir Augustus d'Este, né le 13 janvier 1794, et Ellen Augusta, Mademoiselle d'Este, née le 11 août 1801; Lady Augusta Murray mourut au mois de mars 1830.

La deuxième femme du duc, lady Cecilia Underwood, fille du comte d'Arran, a été créée duchesse d'Inverness en 1840 par la reine Victoria.

Le duc de Sussex sera vivement regretté en Angleterre et en Europe. La Reine a été, dit-on, péniblement affectée par cet événement. Son oncle avait toujours eu pour elle une tendresse presque paternelle dont elle avait senti tout le prix dans ses premières années; il avait contribué à diriger son éducation politique, et la jeune Reine avait conservé pour lui beaucoup d'attachement et de respect. En politique, le duc de Sussex était un whig de la vieille roche, de cette race dont étaient M. Fox et son neveu lord Holland, et que représentent encore aujourd'hui lord Grey, le vieux M. Byng, le doyen de la Chambre des Communes, le marquis de Lansdown et quelques autres. Les hommes de cette école aimaient les lettres, les arts, les sciences; ils aimaient la civilisation et la liberté, et à cause de tout cela ils aimaient la France, et la France doit leur avoir regret de disparaître un à un de la scène du monde.

Le duc de Sussex avait été pendant toute sa vie un patron éclairé des arts, et l'aurait été plus encore, si sa fortune avait été à la mesure de la libéralité de ses goûts. On sait qu'il était président de la Société royale de Londres. A tous ces titres, sa perte sera encore plus vivement sentie dans le monde des lettres que dans le monde politique.

[Débats.]

La chambre des députés s'est occupée le 21 avril, dans ses bureaux du projet de loi ayant pour objet la réalisation de l'achat, au prix de 5,017,475 fr. de la portion du Pa-

Fargeolles était de service; il aurait dû ne s'occuper que de son quart, et Jules comptait sur cette circonstance pour retrouver une de ses douces soirées comme il en avait eu durant le premier temps du voyage. Mais le calme était complet; il n'y avait aucune manœuvre à commander, et Mme de la Rizière était placée tout près du poste de l'officier de veille.

—Les créoles, disait mielleusement celui-ci, sont des femmes adorables: leur nonchalance est pleine de grâce, leur esprit vif et piquant. Vous ne sauriez vous figurer quel charme a pour moi leur conversation à la fois enjouée et sentimentale; j'ai une passion pour les colonies. La femme ne peut acquiescer que sous ce climat embaumé la perfection qu'elle n'atteint jamais avant le midi de la vie.

Après cette merveilleuse tirade, comme Fargeolles reprenait haleine; Mme de la Rizière crut devoir l'engager à demi-voix à modérer son éloquence.

—Ma fille peut vous entendre, dit elle, parlez plus bas.

—C'est un enfant, reprit l'officier; à son âge, on ne saurait comprendre la langue mystérieuse du cœur. Mais accueilli par l'état-major, qui le connaissait de longue date, Fargeolles se dédommageait en prodiguant aux passagers ses bons mots de pacotille et ses phrases empoulées, mais il avait généralement déçu. Mme de la Rizière seule le trouvait charmant. Quand elle le comparait à Jules, c'était en haussant les épaules aussi haut qu'une créole pur sang peut les hausser. Que penser en effet à trente six ans bien sonnés d'un homme sottement

lais-Bourbon qui est encore la propriété de M. le duc d'Anmale, héritier du prince de Condé. Des plans du palais avaient été distribués à MM. les députés.

L'achat projeté a été l'objet d'assez vives critiques dans plusieurs bureaux. On a objecté, comme nous l'avons fait nous-mêmes, que le moment était assez mal choisi pour se passer d'aussi coûteuses fantaisies; car en ce moment l'hôtel occupé par le président de la chambre, et qui est la partie essentielle de l'achat qu'il s'agit de faire, ne coûte qu'un loyer de 22,000 fr.

Cependant la majorité des bureaux s'est prononcée en faveur de l'acquisition; mais quelques commissaires, et notamment MM. Gobery, Galis et Lherbette, auront pour mission spéciale de bien s'enquérir des conditions de cet achat, et de se livrer à un examen sérieux et sévère de la question.

Les commissaires sont MM. Raguet-Lépine, Lherbette, Gobery, Goury, de Lesprie, de Las Cases, de Bussières, Galis et Duprat.

Le projet de loi relatif à l'organisation d'une école d'arts et métiers à Aix, a mis aux prises les intérêts de Nîmes et de Toulouse, qui réclament une institution de ce genre, et ceux d'Aix à qui on l'accorde de ce moment. Le ministre de l'intérieur a déclaré dans son bureau que l'école accordée à Aix n'excluait point Toulouse, dont les droits étaient réservés.

Les commissaires nommés sont MM. Boust, Billault, Ségur, Kœchlin, Paulle, Laurans, Amilhau, Luidet et Duzon. Tous à l'exception de M. Amilhau, sont favorables au projet.

(Commerce.)

NOUVELLES DIVERSES.

—Une nouvelle explosion de mines vient d'être pratiquée dans les rochers de Douvres pour les faire sauter. Déjà on avait détruit le rocher de Round-Down, le 20 janvier, avec 19,500 livres de poudre. Depuis, une autre masse calcaire avait été minée à 90 pieds avec 7000 livres; aujourd'hui c'était la basse qu'il fallait faire sauter. Quinze chambres à différentes distances avaient été pratiquées dans le rocher et remplies de plus de 10,000 livres de poudre ensemble. Un nouvel appareil avait été construit pour déterminer l'explosion simultanée de toutes les chambres; c'était une batterie voltaïque avec un conducteur pour chacune d'elles.

L'explosion a eu lieu sans bruit et sans fumée; mais des portions de rochers ont été lancées à de très grandes distances dans la mer, et d'énormes masses se sont détachées. La secousse a été ressentie à une grande distance.

épris d'une jeune fille fraîche, naïve, sortie la veille du couvent et naturellement incapable d'entendre à demi mot aucune de ces piquantes aventures que Fargeolles racontait si bien; Jules n'était qu'un homme sans goût. En dépit d'elle même, cependant, Mme de la Rizière lui accordait une estime secrète, et peut-être la même eût-elle précisément aimé en lui cette absence de galanterie que la femme du monde lui reprochait.

Fargeolles avait aisément deviné l'opinion de la créole à l'égard de Jules; il ne laissa échapper aucune circonstance de le rendre ridicule et même d'en faire un objet de dédain. L'occasion se présenta le soir même; une transition adroite le conduisit à raconter les antécédents de Jules et ses anciens rapports avec lui.

Antonine n'écoutait pas; appuyée contre les bastingages, elle pensait que l'existence à bord est la même qu'au couvent; même vie commune, mêmes rivalités, mêmes passions se levant par les mêmes tracasseries. Vingt fois elle avait entendu Fargeolles se moquer méchamment de Jules, jamais elle n'avait daigné lui répondre. En levant la tête, elle reconnut à quelques pas le jeune enseigne immobile et muet comme une statue, elle fit un signe, il le devina plutôt qu'il ne le vit et s'approcha d'elle.

—Grace à Dieu, s'écria-t-il, il me sera donc possible enfin de vous parler!

—Mais pourquoi vous réjouir ainsi d'une circonstance qui vous semble au moins indifférente?

—Oh! mademoiselle, vous pourriez m'accuser...

VARIETES.

POLYPHAGES.—ANECDOTES CONTEMPORAINES.

Un individu, traduit la semaine dernière devant le tribunal, a déclaré exercer la profession de squelette ambulante et de polyphage. Nous croyons intéressant de citer, à cette occasion, quelques anecdotes de polyphagie.

On désigne sous ce nom les individus qui cherchent ailleurs que dans les substances alimentaires les moyens de calmer leur gouttonnerie. Les faits racontés à cet égard dépassent, pour la plupart, toute vraisemblance; mais les auteurs en ont recueilli quelques uns dont l'authenticité ne saurait être mise en doute.

Un homme du Wurtemberg était d'une telle voracité, qu'il mangeait un cochon de lait, quelquefois un mouton entier dans un seul repas; il avalait de l'argile, des cailloux, du verre, et s'enivrait avec de l'eau-de-vie; il vécut ainsi jusqu'à l'âge de soixante ans. Depuis lors il devint sobre, et mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans; sa sobriété pendant ces dix-neuf dernières années avait été digne de remarque.

Le 10 octobre 1774, un forçat, qui s'était plaint vaguement de toux, de maux d'estomac et de coliques, mourut à l'hôpital de la marine à Brest. On trouva son estomac beaucoup plus développé que dans l'état ordinaire; cet organe contenait les pièces suivantes: une portion de cercle de barrique, un morceau de bois de genêt de six pouces de long et d'un demi-pouce de diamètre, deux autres morceaux plus longs que le précédent, vingt-deux autres morceaux de bois de trois, quatre et cinq pouces de longueur, un tuyau d'entonnoir de fer-blanc, une autre portion du même entonnoir, le manche d'une cuiller d'étain, trois autres cuillères entières, aussi en étain et de différentes dimensions, un briquet en fer, un fourneau de pipe avec un morceau du tuyau, deux longs clous, l'un très aigu, trois portions d'une boucle d'étain, un petit morceau de corne; deux morceaux de verre blanc de forme irrégulière, deux morceaux de cuir de trois pouces de large, un couteau à manche recourbé. Pendant sa vie cet homme était triste, morose, il grattait le mortier et la chaux qui couvraient les murailles de sa cellule pour s'en joindre à sa soupe. On l'avait surpris avalant une partie des objets trouvés dans son estomac.

Il est mort, il y a quelques années, au Jardin des Plantes, un polyphage nommé Bijoux, à qui l'on a vu faire des prodiges de glotonnerie; c'était un garçon de ménagerie; il a succombé à une indigestion pour avoir avalé un pain chaud pesant huit livres. Il dévora le corps d'un lion mort de maladie à la ménagerie.

Bijoux et tous les autres polyphages dont l'histoire nous a transmis les hauts faits, sont effacés par le fameux

—Voici quinze jours qu'on vous voit à peine, on croirait que vous vous fuyez.

—Vous fuir! s'écria l'enseigne, quand mon seul bonheur est de vous voir.

—Mais alors, pourquoi ne plus offrir votre bras pour notre promenade du soir, comme vous faisiez auparavant?

—Un autre plus heureux me devança, il est placé à bord à côté de Mme votre mère, qui accepta ses offres pour monter sur le pont; elle l'a jugé plus digne sans doute de cet honneur, et vous ne pouvez la quitter.

—C'est vrai, reprit Antonine; mais s'enquait-il que vous deviez nous négliger?

—Hélas! oui, mademoiselle.

—Par quel motif?

—Permettez-moi de garder le silence sur ce point; Qu'il me suffise de vous faire remarquer par M. Fargeolles et moi ne nous parlez jamais.

—C'est donc votre ennemi?

Jules, embarrassé par une question si cathégorique, se tut un instant. Son nom prononcé près de lui frappa son oreille; il entendit distinctement la phrase suivante:

—Du reste, madame, Jules a d'excellentes qualités; mais elles conviendraient mieux à un philanthrope qu'à un officier de marine.

La suite au prochain numéro.

Tarare, que tout Paris a connu, et qui est mort à Versailles.

L'illustre chirurgien Percy, qui a vu Tarare, et qui a fait des recherches sur ce singulier personnage, nous en a transmis l'histoire dans un mémoire très curieux sur la polyphagie. Tarare, dit le savant professeur, a renouvelé parmi nous la fable d'Erichthon, qui, selon Ovide, dévorait dans un repas ce qui aurait pu nourrir une ville, tout un peuple.

A dix-sept ans, Tarare, ne pesant que cent livres, était en état de manger, en vingt-quatre heures, un quartier de bœuf de ce poids. Parti fort jeune de chez ses parents (il était des environs de Lyon), tantôt mendiant, tantôt volant pour subsister, il s'attacha à l'un de ces spectacles de nos boulevards où l'on voyait alors briller tour à tour Arlequin, Gilles ou Polichinelle. Une fois sur les tréteaux, il défit le public de le rassasier, et mangea en quelques minutes un panier de pommes, dont un des spectateurs avait fait les frais; il avait des cailloux, des bouchons de liège et tout ce qu'on lui présentait.

Au commencement de la guerre, Tarare entra dans un bataillon; il servait tous les jeunes gens aisés de la compagnie, faisait leurs corvées, et mangeait les rations qu'ils lui abandonnaient; néanmoins la faim le gagna, il tomba malade, et fut conduit à l'hôpital militaire de Sultz. Le jour de son entrée, il reçut une quadruple ration; il dévora les aliments refusés par les autres malades, les restes de la cuisine, et ne put apaiser sa faim. Un jour, en présence du docteur Lorenzo, il saisit un chat par les pattes et le devora en entier; il mangeait ainsi des chiens et les chats qu'il pouvait attraper.

Tarare aimait la chair du serpent, il le maniait familièrement, et mangeait vivantes les plus grosses couleuvres sans en rien laisser; il avala une grosse anguille vivante sans la mâcher, mais on crut s'apercevoir qu'il en écrasait la tête. En peu d'instans il engloutit un jour le dîner préparé pour 15 ouvriers allemands: ce repas était composé de quatre jattes de lait caillé et de deux énormes plats de ces masses de pâte qu'on fait cuire en Allemagne dans l'eau avec du sel et de la graisse. Après ce repas si copieux, il alla dormir jusqu'au lendemain et n'en fut point incommodé.

M. Cocurville, chirurgien-major de l'hôpital où se trouvait Tarare, lui fit avaler un gros étui de bois renfermant une feuille de papier blanc; le jour suivant, le papier fut retrouvé intact. Le général en chef le fit venir, et Tarare, après avoir englouti en sa présence près de trente livres de foin et de poumons crus, avala de nouveau l'étui dans lequel il y avait une lettre pour un officier français prisonnier chez l'ennemi. Tarare partit, fut pris, bûtonné, emprisonné, mais parvint à dérober l'étui et le papier à l'ennemi.

On essaya fort inutilement plusieurs moyens pour le guérir de son insatiable glotonnerie. Un enfant de quatre mois disparut tout à coup; d'affreux soupçons planèrent sur Tarare, il fut chassé de l'hôpital. M. Percy le perdit alors de vue, et ne le retrouva que quatre ans après, gisant sur un lit d'hôpital à Versailles, où il mourut bientôt de consomption.

Ce polyphage était d'une taille médiocre; l'habitude de son corps était grêle et débile; il n'avait pas l'esprit farouche; son regard était timide; le peu de cheveux qu'il avait conservés, quoiqu'il fût fort jeune, étaient blancs et d'une extrême finesse. Ses yeux étaient blafards et sillonnés de rides longues et profondes; en les déployant, Tarare pouvait y cacher jusqu'à douze noix ou pommes. Sa bouche était très fendue, ses lèvres très minces; il avait toutes ses dents, les molaires étaient usées et la couleur de leur émail marbrée. Il était sans force et sans idées. Quand il avait mangé avec modération, et bien lesté, il était agile et vif; il n'était pesant et endormi que lorsqu'il avait mangé avec excès.

(Gazette du Havre.)

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 6 juillet.

Des Îles Canaries, en 55 jours, le brick espagnol *Indio Oriental*, à Hoguad; avec 216 courtrolas de vin blanc,

250 quintaux de sel de nitre, 113 pierres de liais, 10 qx de biscuit, 21 id. de légumes, 20 cruches d'huile, pommes de terre, 1 caisse d'effets, et 100 passagers.

Buenos-Ayres, barque française *Colombien*, suit pour Nantes.

Buenos-Ayres, goëlette sarda *Aguila*.

Buenos-Ayres, goëlette américaine *Scratoze*, suit pour New-York.

Un brick de Brême à l'est, à Zimmermann, suit pour Buenos Ayres.

Navires en partance.

Brick anglais *Rosafield*, pour le Cap Vert.

Barque sarda *Bifronte*, pour Gènes.

Barque sarda *Octavia et Carolina*, pour les ports du Sud.

Goëlettes *Luisa et Lusitano*, pour Buenos Ayres.

AVIS DIVERS

VENTE:

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de messieurs Richaud et Demet, situé rue de la Fédération Plata, à 2 1/2 cuadro de la place de la Victoire.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

S'adresser à Montovideo, rue de los trenta y tres, au magasin de meubles, en face du café du Comercio.

Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en toute quiétude et prix modérés.

Changement de domicile.

Madame Mortet accoucheuse vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

Se alquila un cuarto de alto, con muebles ó sin ellos para hombre solo, con ventana en la calle del 25 de Mayo; en esta imprenta del Patriota frances darán razón.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la *Marseillaise*, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

Une nourrice française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle. S'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pastoria.

CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc, oreilles rouges, le dessous du cou rasé. La personne qui le ramènera, rue du Cerito n. 152 ou qui pourra donner connaissance de la personne qui le retient, recevra une bonne récompense.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

AVIS.

On demande un gargon de café. S'adresser au café Labastido au Moelle.

La lithographie de monsieur Giclis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui monsieur Giclis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Doméguo Coste père, maison Lavalloja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désirent apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achète or vieux, argent et cuivre.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français *Mathilde*, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Gercs, rue de Buenos Ayres n. 158.

Le Gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 9.